

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'éclat des toilettes de ville est maintenant éclipsé par celui des toilettes du soir. Les brillantes réunions de l'hiver commencent, et la vie de plaisir date seulement de l'heure où le soleil se couche. Alors les lumières apparaissent en tous lieux. On s'agit, on songe à se parer. Ici, pour un repas splendide; là, pour le théâtre, un concert ou le bal. Tous les sanctuaires de la mode ont fourni leur contingent de riches atours, et les noms de *Gagelin*, *Alexandrine*, le *Persan* et autres, sont mille fois répétés par les échos en sortant des plus jolies bouches. Je les attrape au vol sur les ailes de la brise, et ils vont me remettre en mémoire une foule de charmantes créations dont nous leur sommes redevables.

On vient, pour les étoffes, de composer de nouvelles nuances délicieuses dont voici les noms : *Reine marguerite*, *pensée des Alpes*, *giroflée des jardins*, *groseille des Alpes*.

Ces couleurs sont d'un éclat indescriptible et ravissant.

J'ai vu cela dans la maison *Gagelin*, en visitant ses salons de couture. Voici, parmi un grand nombre, quelques modèles de robes que j'y ai particulièrement remarqués.

Premier modèle :

Robe pensée des Alpes.

Au bas de la jupe il y avait une résille de chenille noire, haute de 40 centimètres au moins, encadrée de petites ruches en ruban.

Le corsage était plat, montant, à petites basques taillées. Dessus se trouvait une berthe résille en chenille et jais bordée d'un haut effilé du même genre.

Les manches étaient composées d'une simple pointe et couvertes de plusieurs rangs de petits velours *tom-pouce*. Le dessous était ouvert tout du long. Elles s'attachaient à l'épaulette par de gros plis surmontés d'un petit bouffant.

Une autre robe, *reine marguerite*, était couverte de bandes en velours, larges de quatre doigts environ, figurant des AA, et posées en manière de *quilles*, c'est-à-dire en diminuant de largeur vers le corsage, mais remplissant totalement la jupe en rangées égales.

Chacune de ces bandes avait aussi un encadrement de ruches.

Troisième modèle :

Robe en gros de Naples rose, broché blanc d'argent.

Deux hauts volants, à doubles effilés roses et blancs, composent l'ornement de la jupe. Comme étoffe surtout, cette robe est d'une somptuosité hors ligne.

Je citerai encore une robe *groseille des Alpes*, semée de fleurettes blanches, mais dont je n'ai vu que le corsage, qui était montant, à très petites basques taillées. J'ai remarqué, en outre, qu'il s'y trouvait des manches à coude à deux coutures, positivement comme celles des anciennes robes de nos grand'mères. Au bas de ces manches, on avait posé cinq rangs de dentelle blanche. L'un en sens naturel, les autres renversés; puis des nœuds de ruban *groseille*.

Ces manches sont une nouveauté exceptionnelle, car, à vrai dire, on les fait en général fort larges du bas figurant l'entonnoir, ou bien droites et retenues par de gros plis autour de l'épaulette, et plus bas à 20 centimètres de distance des premiers plis.

Parmi les robes de bal étalées dans les salons de couture

de la maison *Gagelin*, j'en citerai une en satin rose recouverte de deux jupes de tulle rose bouillonnées, et retenues de place en place par des agrafes de fleurs d'hortensia de deux tons. Le corsage était plat, très busqué, à manches *odalisques*.

Ces manches se composaient de deux pointes de tulle, l'une plus petite que l'autre, garnies de petites ruches en ruban de gaze rose.

La manche *odalisque* est ouverte dessous et flotte derrière le bras.

Ce modèle est fort gracieux.

On fait quelques robes de bal sans manches, avec un simple petit bouillonné du haut, dans lequel on pose des fleurs ou des nœuds de ruban à long bouts. Il faut avoir un bras d'une beauté irréprochable pour oser adopter cette mode, qui ne peut, du reste, convenir qu'à une jeune femme.

La plupart des autres modèles sont bouillonnés ou drapés.

On met beaucoup de berthes à pans, ou bien, sur le corsage, on ajoute une espèce de petit revers qui descend jusqu'à la pointe, devant, s'arrondissant derrière en suivant le contour de l'échancrure du dos, et couvert de blonde, de ruches en ruban; puis, parfois, d'un cordon de petites fleurs posé en cœur près de la poitrine. Cela est charmant.

Les robes de satin, recouvertes de tulle, seront en grande vogue.

Pour robes de jeunes filles, j'ai vu, dans la maison *Gagelin*, de jolies gaze Chambéry. Les unes unies, d'autres à rayures satinées ou à petits carreaux.

On fera ces robes à volants ou à double jupe. Elles sont d'un prix modique et produisent un effet ravissant.

Les tarlatanes ne sont point abandonnées, ni les robes de mousseline blanche à volants brodés, mais celles-ci ne peuvent se mettre qu'en soirée dansante ordinaire.

Je n'ai plus rien à vous apprendre concernant les confections, et cependant je ne puis résister au désir de vous parler des burnous-châles de la maison *Gagelin*, non plus en velours, ceux-là je vous les ai désignés il y a longtemps avec les autres modèles, mais en étoffes de fantaisie. Les unes écossaises, les autres rayées de deux nuances. Ces étoffes se nomment tissus *matelassés*.

Figurez-vous de beaux châles doubles, ornés de bandes en velours et de riches effilés en chenille. Sur ces châles retombe derrière un double capuchon de coupe gracieuse orné de magnifiques glands.

Vous ne sauriez vous faire une idée positive du cachet de distinction et d'élégance de ce modèle.

Ce n'est plus le burnous vulgaire, c'est la grâce aristocratique qui ne se donne pas et que l'on admire sans cesse.

Je dois citer aussi d'adorables basquines espagnoles coquettement enrichies de grosses perles d'acier taillées à facettes, et ornées devant d'une belle fourragère en passementerie et perles d'acier.

La fourragère est décidément un ornement fort joli, il a aussi un cachet particulier et demande à être porté par une femme de bonnes manières.

C'est dans la maison *Ransons et Yves*, que l'on désigne toujours sous le titre de la *Ville de Lyon*, que l'on trouve le plus beau choix d'ornements en passementerie qui se fabrique. Je signale particulièrement de charmantes berthes en chenille et jais, ou chenille et acier; l'effilé sauvage mé-

langé de plumes; les nattes en perles, avec pendeloques semblables, que le magasin de la *Ville de Lyon* exécute pour corsage et jupe de velours plain; les passementeries en point de Venise et perles; les brandebourgs avec aiguillettes pour jupes et corsages.

Cette importante maison, qui est la première de Paris dans son genre, possède aussi ce qui se fait de plus magnifique en rubans. On y voit constamment la haute nouveauté jointe à la distinction et au bon goût.

On parle d'une nouvelle invention: ce sont des robes sans coutures, ou pour mieux dire, dont les coutures se cachent sous des brandebourgs en passementerie. Toutes les pièces du corsage étant boutonnées se détachent, dit-on, les unes des autres à volonté.

Je ne vois pas que cela soit très utile.

Parmi les couturières en renom de la capitale, il en est une que nous n'avons point encore citée ici, et à laquelle son talent hors ligne donne tous les droits possibles à la publicité; c'est madame *Bernard*, qui a réellement une maison de premier ordre et par conséquent une clientèle très élégante, non-seulement à Paris, mais encore dans les grandes villes de France et même de l'étranger.

Madame *Bernard* compose des toilettes délicieuses, et nous ferons souvent des stations chez elle pour vous les désigner. Nous l'avons dit cent fois, chaque maison a son genre, sa manière, et c'est justement ce qui nous vaut, en fait de modes, cet attrait suprême que l'on nomme *variété*, et qui était la devise du bon La Fontaine.

Voici quelques indications sur ce qui se fait en ce moment chez madame *Bernard*.

Les robes à basques y sont presque complètement rejetées. Ce sont les tailles à ceinture qui l'emportent.

La plupart des manches que j'y ai vues sont très larges du bas et bien évasées. L'ampleur est retenue à l'épaulette par un gros pli formant tuyau derrière, et deux autres plis creux couchés de chaque côté sans ampleur devant.

Madame *Bernard* fait aussi des manches fermées, froncées dans la saignée et formant bien le bouffant au coude. L'ampleur du bas et du haut est retenue par des plis dans l'épaulette, sous un jockey et dans un poignet sous un parement.

Pour la ville, j'ai vu plusieurs robes à deux jupes ornées de *pentés* ou *quilles* sur chacune.

En fait de robes de bal, je citerai une jupe de satin jonquille recouverte de trois jupes de tulle, deux jaunes et une blanche dans le milieu.

Ces trois jupes sont graduellement drapées des côtés, et retenues par une chaîne de fleurs de coucou en velours jaune et de marguerites en velours blanc.

Ces fleurs sortent de la maison *Camille Duchateau*, qui a imaginé de faire en velours toutes les plus jolies fleurs des champs. Pour garniture de robe de bal et coiffure, rien de plus charmant que ses beaux coquelicots en velours dont la nuance fine et éclatante sied si admirablement aux femmes brunes.

Nous recommandons vivement les fleurs charmantes de madame *Camille Duchateau*. Elle a composé, pour la saison des bals, une multitude de coiffures des plus gracieuses.

Le genre couronné reste adopté, le plus souvent avec addition de branches tombantes.

Je citais dans mon dernier bulletin le *col moscovite* en martre qu'a inventé cette année M. *Bougeneaux Lolley*, le propriétaire de la belle fabrique d'objets de pelleterie et de fourrures à la *Reine d'Angleterre*, et je reviens sur ce modèle nouveau pour répondre à quelques questions qui m'ont été adressées à ce sujet. Le *col moscovite* a la forme des nouvelles pèlerines à la mode. Comme elles il est montant, s'agrafe devant, et affecte la forme un peu pointue sur chaque épaule, et aussi devant et derrière. Il est chaud, gracieux, et convient aussi bien à une jeune fille qu'à une dame. Il s'en fait à des prix avantageux qui permettent d'en généraliser l'usage.

J'ai aussi remarqué beaucoup de basquines en drap velouté, garnies aux manches et aux basques de hautes bandes d'astracan. M. *Bougeneaux Lolley* a composé de charmantes *pentés* ou *quilles* en fourrures, qui se posent sur des robes de satin ou de velours. J'ai également admiré chez lui une garniture *pentés* composée de crêpe, destinée à orner une robe de velours épinglé vert émeraude, qui devra produire un ravissant effet, et dont, quand la mode des *pentés* sera passée, car tout passe surtout les modes, on pourra tirer parti pour tout autre objet utile à la toilette.

Les dentelles jouent aujourd'hui un si grand rôle dans toutes les toilettes luxueuses, soit employées comme volants de robes ou *montants*, soit pour autres ornements, que nous ne voulons point omettre de rappeler le magasin du *Persan*, qui renferme, en ce genre l'article, les plus merveilleuses créations de l'industrie dentellière.

Les dessins de ces dentelles sont de la beauté la plus splendide et créés exprès pour le sanctuaire coquet qui les recèle, car le *Persan* a des fabriques spéciales qui ne travaillent que pour lui. Voyez ces riches mantelets, ces pointes admirables, ces voilettes mignardes, ces volants somptueux, ces belles robes de mariées, sur lesquels l'art a incrusté des fleurs brodées, si finement exécutées, qu'on dirait que c'est un pinceau de maître et non des fuseaux légers qui ont fait cela. Les dentelles du *Persan* pourraient s'encadrer comme des peintures, car les intelligents directeurs de cette importante maison en ont fait des œuvres dignes d'admiration. Ne croyez pas que leur prix soit en rapport avec leur magnificence, non, par la raison toute simple qu'elles sont directement tirées de fabrique, comme les cachemires français et des Indes, qui ont commencé la réputation de ce magasin, et que l'on y trouve en si grand nombre à des conditions très avantageuses.

Allez donc admirer ces chefs-d'œuvre, belles dames, où, si vous n'habitez point notre capitale, demandez au *Persan* qu'il vous en fasse l'expédition, il fait chaque jour des envois de cachemires et de dentelles dans tous les pays du monde.

La lingerie reste luxueuse et coquette. Madame *Colas* lui conserve toute son aristocratique élégance, et fait des merveilles de grâce sous forme de petits bonnets pour négligé du matin ou toilette d'intérieur; de sous-manches, fichus, canezous, berthes de fantaisie, etc.

On dit qu'une femme est moins jolie en négligé qu'en toilette, en vérité je soutiens que cela ne peut être avec les petits bonnets de madame *Colas*, car ils doivent nécessairement communiquer leur séduction à celles qui les portent. Madame *Colas* les enjolive de ruches, de bouclettes flottantes; c'est de la fantaisie, du caprice, ils sont mignons, légers, une brise les emporterait.

Voyez, pour les modèles de la maison *Colas*, notre jolie planche de lingerie du premier numéro de novembre, cela est plus exact que toutes les descriptions à la plume.

Parlons des chapeaux.

Leur forme est maintenant bien arrêtée, mais madame *Alexandrine* possède si bien l'art de varier leurs ornements qu'elle change à son gré leur cachet, leur tournure, les rajeunit de telle sorte que, par la puissance de son bon goût et de son génie, les derniers modèles ne ressemblent plus aux premiers. Nous allons en désigner quelques-uns.

Premier modèle :

Chapeau de velours épinglé gris orné de dentelle noire; fond souple en peluche grise élégamment chiffonné, entouré de grelots.

Deuxième modèle :

Fond écossais, forme Marie-Stuart; bavolet de velours noir faisant suite à la passe et fendu derrière. Une belle dentelle noire serpente parmi les ornements.

Troisième modèle :

En velours royal blanc et blonde. D'un côté, petite touffe de plumes blanches frisées; dans l'intérieur, tulipes en velours mauve.

Quatrième modèle :

En velours royal rose. Une blonde magnifique retombe sur le fond en manière de cache-peigne. A gauche de la passe se trouve un petit bouquet de plumes roses, qui prend à la fois le dessus et le dessous du bord. A droite, une belle rose épanouie se penche gracieusement, des grelots roses encadrent tout cela.

Je citerai encore un joli chapeau de demi-toilette blanc, en soie piquée, entouré d'une résille de jais blancs.

Ces modèles ont un cachet d'irréprochable bon goût. Ce sont là de vraies modes élégantes, et dignes des grandes dames qui composent la brillante clientèle de madame *Alexandrine*.

Quant aux coiffures, je citerai :

Un cache-peigne en ruban bleu chiné et fleurs de bruyère blanche retombant derrière sur le cou.

Ce modèle est d'un effet délicieux.

Une autre coiffure en velours bouton d'or, roses jaunes et raisins noirs. Des branches de roses jaunes se détachent du fond et flottent sur les épaules.

Cinquième modèle :

En velours ponceau. Fond en tulle blanc bouillonné, sur lequel s'étalent deux riches barbes de dentelle noire. D'un côté, gland d'Alger très long or et soie ponceau. Tout autour serpente un cordon de perles d'or.

On peut aisément se figurer combien cet assemblage doit être élégant.

Sixième modèle :

Coiffure en velours bleu de Chine et épis d'or.

Septième modèle :

Composé de grosses roses blanches avec barbes de dentelle et branches flottantes.

Enfin, huitième modèle, coiffure romaine se composant de velours ponceau et d'une magnifique résille d'or destinée à renfermer les cheveux.

A cette époque de renouvellement d'année, où tant de cadeaux vont être offerts, il faut que je vous parle de la maison *Baudin frères*, très en renom pour sa spécialité de montres de Genève, ainsi que sa belle bijouterie genevoise et française.

Les montres sont décorées avec un vrai talent, et l'on ne se lasse pas d'admirer le fini de leur travail, ainsi que les mignards émaux qui les illustrent et dont la ville de Genève a pour ainsi dire le monopole. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable chez MM. *Baudin frères*, ce sont des bijoux renfermant des montres, dont le cadran est caché dans les ornements et que l'on découvre en touchant un ressort. Ces montres sont contenues dans des bracelets d'une beauté indescriptible.

Il y a aussi un bijou qu'on nomme *vinagrette*. C'est un flacon garni d'émaux, qui est suspendu à une chaîne rattachée à une bague. Ces flacons sont couverts d'émaux charmants sous lesquels se trouve une montre que l'on découvre aussi par la pression des doigts sur un des ornements.

La *vinagrette* à montre se porte au doigt au moyen de la bague qui y est jointe. Les émaux qui l'illustrent sont des premiers maîtres en ce genre.

Je citerai encore des broches et bracelets, avec peintures sur émail, représentant des fleurs ravissantes, des paysages, costumes suisses, sujets de fantaisie et religieux, exécutés de même par les premiers peintres de Genève. Puis, des camés antiques pour broches et bracelets d'une admirable beauté.

A part ces spécialités, nous devons mentionner aussi des montres de toutes grandeurs, depuis la plus simple jusqu'à la plus riche, ainsi que celles qui se remontent sans clef. Cela est très varié de décoration, illustré d'émaux de toutes couleurs à double effet. Les diamants, les perles, le corail, les incrustations, rehaussent ces délicieux bijoux, devant lesquels on reste vraiment émerveillé.

J'allais oublier un objet adorable pour cadeau, c'est un carnet de poche, richement gravé, avec porte crayon en

or. Le centre de ce joli bijou est orné d'un bouquet de diamants sur fond d'émail bleu, qui, au moyen d'une légère pression, laisse voir une montre mignonne et ravissante d'une précision irréprochable.

Il n'est question partout que des bijoux de la maison *Baudin*, et cela ne me surprend pas.

Les petits bonshommes, qui ne sont point encore faux ceux-là, vont faire aussi des toilettes élégantes pour aller chercher leurs étrennes. Nous recommandons aux jeunes mères de choisir leurs coiffures dans l'élégant magasin de chapellerie de M. *Desprey*, elles y trouveront les modèles les plus variés et les plus gracieusement coquets qui se puissent inventer, en l'honneur de ces gentils chérubins qu'elles adorent, et qui deviendront peut-être un jour de vrais démons.

La maison *Desprey* se recommande aussi pour ses jolies coiffures d'amazone; c'est encore une spécialité dans laquelle elle excelle, et qui lui a valu une partie de sa renommée.

Pour les articles de parfumerie, le magasin de M. *Legrand* est toujours le plus à la mode. Ses produits sont les meilleurs que l'on fasse en ce genre, et M. *Legrand* possède le secret des compositions les plus salutaires pour l'entretien et la conservation de la beauté. N'a-t-il pas d'ailleurs obtenu la confiance de Sa Majesté l'Empereur et de plusieurs autres souverains, qui ont bien voulu lui accorder leur haut patronage? Certes, ce sont des titres et des garanties qui suffiraient à lui faire une réputation, si ces titres au contraire n'étaient pas la conséquence de la renommée dont sa maison jouit depuis nombre d'années.

Je recommande, particulièrement aux personnes dont l'extrême délicatesse de l'épiderme se refuse à l'emploi des savons, la *pâte royale de noisettes*.

Pour toilette, l'eau de Portugal et le vinaigre odzotique hygiénique.

Pour mouchoir, l'extrait triple de violettes de Parme, et pour pommade, la moelle de bœuf au rhum, dont on a reconnu l'excellence en cas de chute des cheveux. Elle les épaisse et aide d'une manière souveraine à leur développement.

Madame Juliette LORMEAU.

FOURRURES.

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY,

à la Reine d'Angleterre,

249, RUE SAINT-HONORÉ.

Parmi les cadeaux d'étrennes, il n'en est pas qui puisse mieux remplir le double but de faire un véritable plaisir et d'être parfaitement utile, que ceux qui consistent en objets de fourrure; et il n'y a pas de maison, pour offrir un choix plus considérable et des prix plus avantageux, que celle de la *Reine d'Angleterre*, où nous avons vu les formes les plus nouvelles et les plus variées en manchons, en chatelaine, en victorias et en cols moscovites, cette dernière nouveauté de la saison.

Aucune, non plus, n'a de plus commodes et riches couvertures fourrées pour la promenade en voiture ou les voyages, jolis tapis de salons, foyers ou descentes de lit, depuis le renard jusqu'au léopard ou à l'ours blanc du Canada, tous objets dont le prix est modéré relativement à la beauté du travail et des peaux.



GRAVURE DE MODES N° 514.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux à la *Séviigné* formant bien la pointe sur le front. Dans les touffes légères de la *Séviigné* sont posés des bouquets de boutons d'or. Le nœud derrière est très bas, et la coque du bas forme un chignon sur le cou. A ce nœud sont mêlées des touffes de boutons d'or.

Robe en tulle de Lyon blanc, ornée de blondes et de petits bouquets de fleurs de boutons d'or.

Robe de dessous en taffetas bouton d'or faisant une transparence très douce sous le tulle blanc.

Corsage très décolleté, taille longue, pointe devant.

Sur le corsage est une berthe en taffetas bouton d'or, descendant devant en pointe jusques au bas de la taille, bordant le corsage et formant un peu la pointe sur chaque épaule et aussi au milieu du dos. Sur cette berthe est un bouillonné de tulle blanc *capitoné* par de petits bouquets de fleurs de bouton d'or. Un bouquet sur le devant descend en cordon jusques à la pointe du corsage.

Manche bouffante en tulle, relevé de côté par un bouquet.

Une tunique en tulle replié en dessous est relevée de 40 en 40 centimètres par des *attaches* qui partent de la taille et qui sont composées de deux petites blondes blanches cousues *piéd à piéd*, très foncées et montées sur un gros fil. Le bas de cette tunique retombe sur le haut d'un rang de bouffants de tulle *capitoné* de petits bouquets.

Deux autres rangs de bouffants pareils se trouvent au bas de la jupe. Ces trois rangs sont séparés par deux espaces en tulle bouillonné, coupés en long par de petites ruches en blonde formées comme celles qui relèvent la tunique.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours de deux tons, l'un foncé, l'autre clair, orné d'une fleur dite *crête de coq* en velours aussi de deux tons. Ruche en blonde dessous. Petite blonde noire au bord. La passe avance et baisse un peu devant de manière à encadrer bien le visage. La passe, le bandeau et la calotte sont tendus à plat en velours foncé. Un rouleau de velours plus clair forme jarrettière à 2 centimètres de la calotte. Un apprêt en velours clair garnit la passe et forme d'un côté un joli nœud bordé de dentelle noire. L'autre côté est garni d'une belle fleur en velours de deux tons exécutée par *Constantin* et qu'il nomme *crête de coq*; cette fleur a deux longues feuilles, dont l'une se recoquille sous la passe, et dont l'autre se rejette en arrière; elle est posée sur le bord de la passe. Le bavolet, d'une dimension modérée, est en velours foncé avec un bord en velours clair. Une petite dentelle noire de 15 millimètres borde l'apprêt, la passe et le bavolet.

Brides en taffetas n° 22 à deux tons.

Robe et basquine en moire antique avec bandes en taffetas de couleur. Lacets de soie noire et aiguillettes en jais.

Le devant du corsage, les côtés des manches, ceux de la basque et ceux de la jupe sont ouverts, et l'étoffe est rabattue en dessous de manière à former un ourlet. Sous ces ouvertures sont cousues des bandes de taffetas; des œillets sont pratiqués sur les coutures des ourlets, et des lacets noirs s'entrecroisent sur les ouvertures. Une belle aiguillette en jais termine les extrémités de chaque lacet.

Col et sous-manches en mousseline brodée avec garniture en dentelle.

MICHEL PRÉVITZ.

(Suite et fin.)

VII.

Nous ne suivrons pas le docteur à l'hôtel de Paris; nous ne divulguerons pas le secret de l'entretien qu'il y eut avec Michel Prévitz. Mieux vaut laisser ignorer les causes au lecteur, jusqu'à ce que les circonstances se produisent.

Or, le lendemain du jour où le médecin avait promis sa médiation à Aristide Capitol, le prince Sergius Troubotoï partait pour la Russie.

Vers midi, une chaise de poste stationnait dans la cour de l'hôtel de Paris.

Le postillon faisait claquer son fouet; les chevaux piaffaient d'impatience.

Tous les bagages étaient soigneusement disposés. Les domestiques du prince étaient présents, y compris Michel Prévitz.

A midi précis, Sergius Troubotoï ordonna à ses gens de monter aux places qu'ils devaient occuper dans la chaise de poste.

Ils obéirent.

La place de Michel Prévitz était désignée dans le coupé même, à côté de son noble maître.

— Allons, Michel, fit le prince avec humeur... dépêche-toi... l'heure passe... il faut partir...

Tout à coup un homme que Sergius ne connaissait pas, mais que nous connaissons bien, puisque c'était le médecin d'Augustine, se plaça entre Michel Prévitz et le prince.

— Michel ne part pas, dit-il froidement à celui-ci, en s'approchant de la portière de la chaise de poste.

Étourdi d'abord par ces seuls mots, puis exaspéré, Sergius Troubotoï cria :

— Allons donc! monte... ou je te ferai châtier d'importance...

— Michel, à qui le médecin parla bas, ne répondit mot, et ne daigna pas bouger.

— Eh bien!... reprit le prince, à qui la colère empêcha de terminer sa phrase...

— Eh bien, répondit le médecin... M. Michel Prévitz ne se soucie point de retourner en Russie... il veut jouir du bénéfice de la loi française... aucun esclave ne foule notre sol... Michel est libre de ne pas vous suivre... il ne vous suivra pas!

Au moment où le médecin parlait ainsi, Michel Prévitz, perdant toute timidité, se mit à courir, et disparut de la cour de l'hôtel, sans que personne voulût s'opposer à son passage.

Sergius Troubotoï écumait.

— Le misérable!... on le rouera de coups!... on le tuera!... J'ai refusé de le vendre... il m'a échappé! Oh! nous verrons bien!...

— Vous avez manqué de prudence, prince, en amenant en France un serf... Vous ne deviez pourtant pas ignorer absolument nos lois... M. Michel Prévitz, encore une fois, ne veut point retourner en Russie. Il préfère le séjour de Paris, où il se cachera aisément, de manière que toutes vos recherches pour le retrouver soient inutiles.

— En route! en route! cria le postillon, agitant son fouet avec violence.

— Un instant, dit le prince... Si je parlais à mon ambassadeur...

— En route! reprit encore le postillon.

Et la chaise de poste s'ébranla.

Le médecin ferma aussitôt la portière, et salua un peu ironiquement Sergius Troubotoï qui ne cessait de maugréer, d'accabler Michel absent de ses malédictions.

En moins de quelques minutes, tout fut dit. Il n'y avait pas eu possibilité, pour le prince, de retarder son départ: un ordre impérial le rappelait à jour fixe à Saint-Petersbourg.

Pendant le colloque établi entre le noble Russe et le médecin d'Aristide Capitol, Michel Prévitz avait couru chez celui-ci.

Ouvrant précipitamment la porte de la boutique, Michel se trouva en face du coiffeur.

— Monsieur! monsieur! balbutia-t-il, presque tremblant, ne me trahissez pas, ne me livrez pas... Oh! plutôt la mort!...

Aristide ne comprenait rien.

En quelques mots, Michel le mit au fait.

Et le coiffeur, alors, courant, ému au suprême degré, à la fois riant et pleurant de joie, laissa Michel Prévitz dans la boutique, monta vite l'escalier, et s'écria, sur le seuil de la porte qui ouvrait dans la chambre de sa fille :

— Il reste! il reste! Augustine!... Il ne part pas!

A ces mots, la jeune fille se dressa sur son séant, jeta autour d'elle des regards plus qu'étonnés, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Une crise effrayante se déclarait.

Tout naturellement, Aristide Capitol appela au secours: Michel Prévitz s'élança dans la chambre; ils réunirent leurs soins auprès d'Augustine. efforts inutiles. La fille du coiffeur paraissait prête à expirer.

Vous dire la douleur éclatante de Capitol, vous dire l'impression contenue que ressentit le jeune Russe, nous semble chose impossible.

— Allez chercher le médecin, allez... exclama Capitol.

Puis, réfléchissant que Michel ne connaissait point assez Paris, il grommela entre ses dents :

— Je ne puis pourtant pas laisser ce jeune homme ici, seul, dans la chambre de ma fille!... Comment donc faire?... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Et le pauvre père se désolait et ne se décidait à rien, lorsqu'on entendit se fermer la porte de la boutique, puis des pas retentir dans l'escalier.

C'était le docteur.

L'homme de l'art apporta avec lui le calme et l'espoir.

Ne craignez rien, dit-il à Aristide, en regardant successivement Michel et Augustine... Cette crise va passer; un mieux sensible lui succèdera... Voici que la malade rouvre les yeux... elle rassemble ses idées... Allons, monsieur Capitol, ne vous tourmentez pas comme cela, et laissez-moi dire...

Augustine, en effet, revint peu à peu à la vie. Elle considéra Michel, et une vive rougeur éclata sur sa figure.

— Mon enfant, fit doucement le docteur, après avoir, d'un signe, indiqué au jeune Russe qu'il fallait descendre, écoutez bien ce que je vais vous dire...

Michel Prévitz n'était plus présent. Augustine prêtait une oreille attentive aux paroles du docteur, qui continua :

— Monsieur votre père prend pour employé chez lui le jeune Russe que vous connaissez... Il lui enseignera sa profession...

— Son art, interrompit Capitol avec dignité.

— Son art, répéta le docteur... Et, termina-t-il, dans trois mois il lui cédera son fonds, et lui permettra d'être votre mari... N'est-ce pas, monsieur Capitol?

— Oui, oui, certainement.

Le docteur poussa Aristide vers le lit de la jeune fille. Augustine jeta ses bras autour du cou de son père, et ne répondit pas un mot.

— Et maintenant, je crois, dit le docteur, que je

puis me retirer en toute assurance... Votre fille est guérie, monsieur Capitol.

VIII.

Tout se passa comme l'avait prévu le docteur, comme aussi l'avait rêvé Aristide.

Michel Prévitz travailla avec une telle ardeur, et devint même si habile dans le postiche, que le père d'Augustine n'attendit pas trois mois pour faire le mariage projeté.

Au moment où nous écrivons ces lignes, Michel Prévitz est coiffeur; il occupe la boutique de Capitol, dont on n'a pas effacé sur l'enseigne l'illustre nom, et sa charmante petite femme, Augustine, soigne, élève avec amour, deux beaux enfants qui ressemblent à leur père.

Augustin CHALLAMEL.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 292).

L'événement auquel nous venons de faire assister nos lectrices s'était passé en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter, et la commotion nerveuse que le mulâtre éprouva n'en fut que plus vive et plus profonde. Silencieux et comme épuisé par la surexcitation morale à laquelle il avait été en proie, il suivit machinalement le nègre à travers la prairie, et tous deux se dirigèrent vers le feu que Phébus avait déjà signalé dans le lointain parmi les arbres.

A mesure qu'ils en approchaient, ils virent la flamme devenir de plus en plus distincte et une quantité de formes noires tourbillonner autour du foyer. Après avoir marché quelque temps encore, le nègre poussa deux cris rauques et d'une intonation tout à fait particulière. Au même instant une voix, qui venait du côté où s'élevaient les flammes, lui répondit par deux cris semblables, qui semblaient les échos de ceux qu'il avait poussés lui-même.

Enfin, ils atteignirent le bouquet de bois.

Quand ils furent arrivés auprès du foyer, Goliath y compta plus de cent nègres qui étaient presque tous tatoués de la manière la plus bizarre, et ornés de plumes et d'amulettes aussi variés qu'étranges de formes. Plusieurs d'entre eux appartenaient à la plantation de s'Gravenhaag, et le mulâtre les reconnut dès le premier coup d'œil. Mais aucun d'eux ne lui adressa la parole ni ne s'approcha même de lui, soit qu'ils eussent été prévenus de son arrivée par Phébus, soit qu'ils eussent eu un autre motif pour se tenir sur la réserve. Ce qui fut surtout un motif d'étonnement extrême pour le contre-maitre, c'était le rôle inexplicable que Phébus jouait dans cette assemblée. L'Africain y était l'objet de l'attention générale, on pourrait presque dire d'une sorte de vénération. Pas un des noirs qui ne lui marquât la plus grande déférence; et un grand nombre de ceux qui, d'après les traits de leur figure et d'après les formes du tatouage dont ils étaient couverts, paraissaient appartenir à son clan, l'approchaient avec les démonstrations du plus profond respect et lui baisaient, selon l'usage africain, la poitrine et les épaules.

Pendant que son compagnon continuait à recevoir ces témoignages de soumission des hommes de sa race, Goliath promena un moment ses regards autour de lui.

Au milieu d'une large éclaircie, disposée par la nature comme une sorte de vestibule à l'entrée de la forêt, flamboyait un grand feu que plusieurs nègres entretenaient en y jetant coup sur coup d'énormes fragments d'arbres. A une branche monstrueuse de pananoco, qui s'allongeait comme un bras de géant au-dessus du foyer, pendait une longue chaîne de fer au bout de laquelle était accrochée une énorme chaudière où bouillaient des quartiers de viande qu'au premier aspect le mulâtre eut de la peine à reconnaître. Il crut d'abord que c'étaient des membres humains. Mais, après y avoir bien regardé, il vit que c'étaient des jambes et des bras de sapajous et de grands singes. A quelque distance du feu deux hommes étaient occupés à dépecer un animal qui ressemblait à un caïman de moyenne grandeur, mais qui était en réalité un de ces iguanes ou grands lézards de terre dont la chair a toute la délicatesse du chevreuil, et dont les Indiens du nouveau monde et les nègres font leurs délices.

Tandis que ces apprêts de festin continuaient leur train, les bouteilles de rhum circulaient à la ronde et passaient de main en main. Phébus cependant ne prenait qu'une part médiocre à ces libations. Au contraire, il se multipliait de tous côtés parmi les groupes, prenant ici un air impératif et donnant là quelque ordre mystérieux, changeant plus loin de figure et distribuant quelques paroles d'approbation, mais dirigeant constamment et avec une visible impatience ses grands yeux du côté d'où les marrons devaient venir. Par moments il imposait par un signe de main silence aux groupes, et semblait écouter avec une attention profonde, ou il allait, à quelque distance du cercle, se placer l'oreille contre le sol, afin de percevoir le moindre bruit de pas. Il venait de renouveler pour la troisième fois ce manège, quand il se releva brusquement en s'écriant :

— Voilà les hommes de Sarameca !

Pendant plusieurs minutes, le mulâtre resta les yeux dirigés vers la zone où les marrons devaient apparaître. Mais il n'aperçut pas le moindre indice qui pût annoncer leur approche. Cependant, après quelques moments de nouvelle attente, il crut ouïr bien loin dans la forêt le son aigu d'une de ces flûtes de fer dont les boschnegers se servent pour donner leurs signaux. Plusieurs minutes encore s'écoulèrent, quand tout à coup une multitude de lumières apparurent entre les arbres, et il vit se mouvoir dans les profondeurs de la forêt une quantité de formes noires dont chacune portait à la main une torche allumée. C'était une longue ligne de falots qui se déployait en serpentant par toutes les sinuosités de cette vaste solitude, et qui s'approchait de plus en plus. Évidemment Phébus avait eu raison : c'étaient les marrons de Sarameca.

En ce moment le nègre poussa un cri de joie et se porta à grands pas au-devant de ses alliés. Après qu'il les eut rejoints, ceux-ci s'arrêtèrent pendant quelques instants. Puis ils se remirent en mouvement, et le cortège arriva bientôt dans le voisinage du brasier, où tous les membres du pourrah accueillirent les frères avec les plus vives démonstrations de joie et d'enthousiasme.

Les nouveaux venus étaient en grande partie tatoués avec un soin bizarre et accoutrés de la manière la plus fantastique. A leurs bras et à leurs jambes ils portaient, soit des anneaux de métal, soit des cercles de plumes aux diverses couleurs. La plupart d'entre eux avaient aussi au bas du genou un cordon formé de fibres d'agave, qui est regardé par les nègres comme le préservatif le plus puissant contre toute influence magique. Du reste, tous sans exception étaient des hommes remarquables par leur aspect imposant et par leur nature vigoureuse.

A la tête de ce groupe se trouvait une personne qui attira au plus haut degré l'attention de Goliath. C'était une mulâtresse qui pouvait avoir à peu près quarante ans, bien qu'à voir la blancheur éclatante de ses dents et l'émail encore si pur et si vif de ses yeux, on lui eût attribué un âge beaucoup moins avancé. Outre un petit tablier, tramé de fil d'or et d'argent, qui lui venait à peine aux genoux, elle portait une sorte de tunique de toile blanche qui lui descendait jusqu'à la cheville des pieds et qu'une ceinture, formée d'une écharpe de drap d'or, lui tenait attachée autour de la taille. D'épais anneaux d'argent attachés aux poignets et au bas des jambes, de lourdes boucles d'oreilles d'or et deux plumes d'ara fixées dans ses cheveux, complétaient le costume de cette femme, dont les traits et les formes offraient encore les restes d'une beauté peu commune.

La mulâtresse paraissait être l'objet d'une extrême vénération parmi les nègres. En effet, au moment où elle approcha du foyer, tous se levèrent avec les plus vifs témoignages de respect. Elle avait l'air d'exercer sur ses compagnons la même autorité que Phébus exerçait sur les siens ; car, à peine les deux partis eurent-ils fraternisé, qu'elle ordonna aux siens, par un simple signe, de s'asseoir autour du feu. Aucun de ses gestes, aucun de ses mouvements, aucun de ses paroles n'échappa aux regards de Goliath, dont la curiosité était excitée au plus haut point et qui ne pouvait détacher ses yeux de cette créature étrange. Elle, de son côté, se borna à regarder le jeune mulâtre par intervalles seulement et avec une visible indifférence. Puis elle finit par ne plus avoir l'air de s'apercevoir qu'il se trouvait là.

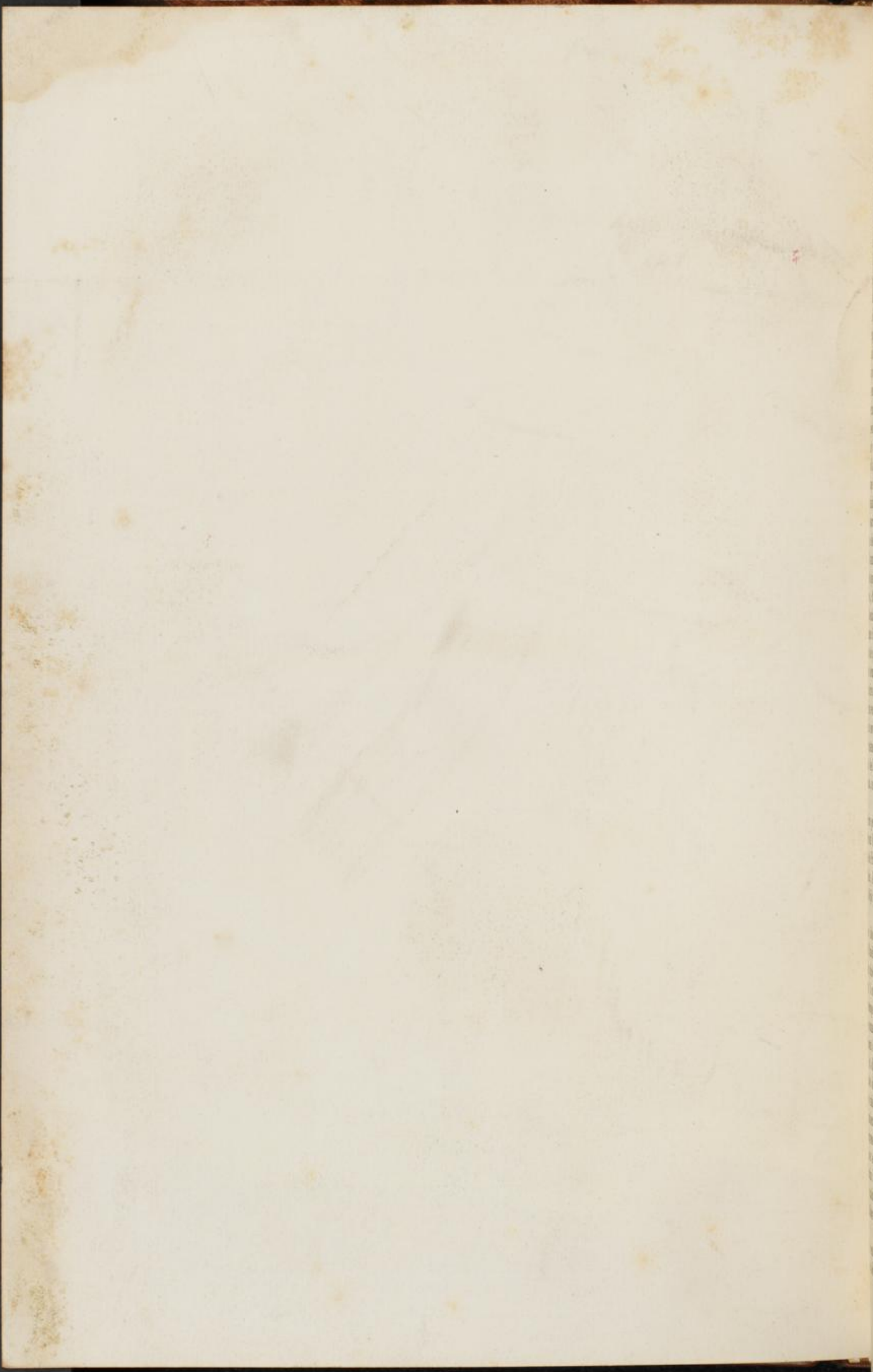
Aussitôt que les deux troupes se furent livrées aux premières démonstrations de joie, elles songèrent à sceller leur union dans un de ces repas en commun qui sont pour les peuples primitifs et pour les sauvages le moyen le plus sûr de se témoigner leur mutuelle affection et leur alliance. A un signe de Phébus, l'énorme chaudière, qui avait jusque alors bouilli sur le brasier, fut tirée du feu à l'aide d'un crampon de fer et vidée sur une vaste nappe composée d'une double rangée de feuilles de bananier. La mulâtresse, Phébus et les autres chefs, en obtinrent les premiers les parts les plus délicates, après quoi le reste fut réparti entre tous les convives. Bientôt le festin se montra dans toute sa beauté pittoresque. Ce fut un étrange et curieux spectacle que cette multitude de nègres accroupis sur le sol dans les poses les plus variées, et dévorant, plutôt qu'ils ne mangeaient, toute sorte de choses sans nom, les uns quelque bras ou quelque jambe de singe, les autres quelque partie d'iguane, d'autres encore une carcasse d'oiseau sauvage ou même quelque patte de tortue, de crabe ou d'un de ces crustacés



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Loth Place Vendôme, 28



... les seigneurs
 ... la place
 ... par la maîtresse
 ... partager
 ... les mœurs
 ... mais à pe
 ... les des
 ... pour
 ... la réputation
 ... ce rap
 ... tout
 ... et qu'il sent
 ... par lui avec
 ... avec
 ... se voyait
 ... s'en aller
 ... qu'il n'ava
 ... et dont il es
 ... ou qu'il
 ... lui était
 ... perdit
 ... se pro
 ... venter
 ... respect. En
 ... ou pol
 ... les sou
 ... Goll
 ... non
 ... mais
 ... toutes les
 ... vous
 ... à l'au
 ... Et
 ... nouvelle
 ...

monstrueux qui abondent dans les savanes marécageuses.

A ce festin pantagruélique, la place d'honneur était occupée par Phébus, par la mulâtresse et par deux autres nègres qui paraissaient partager avec elle l'autorité qu'elle exerçait sur les marrons de Sarameca. Goliath était assis auprès d'eux; mais à peine s'il touchait par moments à l'un des flacons de rhum qui circulaient sans interruption parmi les convives, soit qu'il fût sous l'empire de la répugnance, du reste si naturelle, que devait lui inspirer ce repas immonde, soit qu'il méditât dans son esprit tout ce qui s'était passé entre lui et Phébus, et qu'il sentit toute l'énormité de l'engagement pris par lui avec l'inexplicable Africain. Aussi bien il avait beau regarder en lui-même et autour de lui, il ne voyait partout que l'inconnu, et il commençait à s'en effrayer sérieusement. Ce qui augmentait encore ses appréhensions, c'étaient les chuchotements mystérieux qu'échangeaient entre eux ses quatre voisins, et dont il essayait vainement de saisir çà et là quelque mot ou quelque syllabe; car ils parlaient une langue qui lui était totalement inconnue. Cependant il comprenait parfaitement qu'une péripétie ne pouvait manquer de se produire bientôt dans le drame obscur où il s'était aventuré avec une légèreté qu'il commençait à regretter. En effet, quelques moments après, le conseil ou *palaver* s'ouvrit. Phébus se leva, fit signe à tous les convives de faire silence, et, étendant la main vers Goliath :

— Mon jeune frère, s'écria-t-il, mon jeune frère, il est vrai, est né parmi les blancs; mais son cœur est rouge, et son cœur a saigné de toutes les souffrances des hommes noirs. Il est venu à vous à travers la forêt; il n'a pas eu peur des jaguars; il n'a pas craint de traverser la savane des Caïmans. Et maintenant il va vous faire entendre la bonne nouvelle qui a retenti de l'autre côté de la mer.

Puis il ajouta, en s'adressant directement au contre-maître :

— Mon frère peut parler.

En ce moment Goliath se leva. Il raconta les nouvelles venues de France, et apprit à l'assemblée que, dans les Antilles, les noirs, unis aux hommes de couleur, avaient déjà pris les armes pour conquérir leur liberté.

Pendant ce discours un murmure d'approbation circula parmi l'auditoire; et, quand l'orateur eut fini, une explosion générale de cris retentit dans la forêt :

— A mort! à mort les blancs! A mort et à sang!

En même temps une partie de l'assemblée se leva, et les nègres commencèrent à danser une ronde sauvage en poussant des clameurs de joie et d'enthousiasme. On eût dit une ronde fantastique de démons dans la solitude de la nuit. Phébus les regarda pendant quelques minutes avec une visible satisfaction; car ils traduisaient par leurs cris, par leurs gestes et par leur allégresse frénétique, les sentiments qui se pressaient dans son propre cœur. Puis, faisant un signe de la main :

— Silence maintenant, dit-il; Huswara, la magicienne, la mulâtresse de Sarameca veut parler à son tour.

Aussitôt la mulâtresse avança de quelques pas, pendant qu'un silence profond s'établissait dans l'assemblée.

— Voici, dit-elle en s'adressant aux marrons presque avec l'accent du dédain, voici que les hommes du pourrah des plantations des blancs sont arrivés. Ils viennent demander du secours à leurs frères libres. Mais, en les voyant là qui tendent les bras vers nous en suppliants, mes yeux y cherchent vainement une arme, lance ou massue; j'y aperçois seulement les marques que les fers de la servitude y ont laissées. Ils ont amené avec eux un jeune homme pour nous faire entendre l'hymne de liberté; mais son langage est semblable à celui du merle moqueur; il contient des mots étrangers, des mots venus de l'autre côté de l'Océan.

Pendant que la mulâtresse prononçait ces paroles, Phébus n'avait cessé de se démener comme s'il avait eu des charbons ardents sous la plante de ses pieds. A peine eut-elle achevé, qu'il annonça par un signe qu'il voulait parler à son tour. Il s'empressa de déclarer que les nègres des plantations étaient prêts à se soulever, mais qu'ils n'étaient en mesure de rien entreprendre avant d'être assurés du concours des marrons. Ce qu'il venait de dire, tous ses compagnons le confirmèrent par leurs gestes et par leurs acclamations. Mais ni leurs cris ni le langage de Phébus ne parurent ébranler les noirs de Sarameca. Ceux-ci furent d'avis qu'il serait imprudent de rompre les traités qu'ils avaient faits avec les blancs, avant que les esclaves de la colonie fussent en complète insurrection contre leurs maîtres. Pendant longtemps on parla pour et contre; le débat s'anima de plus en plus; bientôt on en vint à échanger des paroles pleines d'aigreur; et, dans son emportement oratoire, un des nègres de s'Gravenhaag, alla jusqu'à accuser les marrons de lâcheté. A ce mot, la mulâtresse se dressa de toute sa hauteur, et, lançant un regard foudroyant à l'insolent esclave, elle s'écria d'un ton de voix terrible :

— Chien de blanc que tu es! Qu'est-ce qui m'empêche de te frapper d'un sort? Un seul mot encore, et tu es perdu.

Au même instant, le nègre recula saisi d'épouvante et se cacha dans le groupe de ses compagnons, comme s'il s'attendait à chaque moment à voir la mulâtresse lui lancer un de ces sortilèges invincibles dont l'effet le moins redoutable est la mort.

La disparition de l'imprudent orateur, si rapide qu'elle eût été, n'avait pas calmé l'irascible Huswara.

— Qui donc, reprit-elle d'une voix vibrante de colère et en promenant ses yeux sur tous les compagnons de Phébus, qui donc a l'audace d'accuser ici de lâcheté les hommes libres de Sarameca? Sont-ce ceux-là qui courbent la nuque sous le joug, ou est-ce vous, par hasard? Allez, misérables que vous êtes! allez! que les blancs vous traitent comme des bêtes de somme, qu'ils vous vendent comme du bétail, qu'ils arrachent vos enfants des bras de leur mère! vous ne méritez pas un meilleur sort. Aussi bien les blancs vous connaissent. Ils savent ce qui vous convient. Quant à moi, je le déclare, les hommes libres des bords de la Sarameca et de l'Oyapoc ne prendront ni la hache d'armes ni la lance avant que vous ne soyez en pleine révolte dans vos plantations. Et maintenant voilà notre dernier mot. Le fétiche du peuple de Sarameca est irrité; il ne veut pas écouter une syllabe de plus.

Huswara proféra ces mots d'un ton si décidé, que personne n'eût osé entreprendre de lui faire la moindre objection. En même temps un des chefs qui l'accompagnaient s'écria, sur un signe qu'elle lui fit :

— Le palaver est fini.

Tous les nègres des plantations étaient consternés. L'appui des hommes de Sarameca leur faisant défaut, ils n'avaient plus désormais à compter que sur eux-mêmes. Aussi leur attitude et leur silence exprimaient-ils suffisamment à quel point tous se sentaient découragés. Phébus fut le seul qui ne témoignât pas la moindre émotion. Tandis que ses compagnons, mornes et la tête baissée, se laissaient aller à cet affaissement moral qui succède à toute espérance déçue, à toute illusion détruite, lui se tenait le front haut et superbe. En le regardant bien, on eût vu peut-être un léger sourire se formuler sur ses lèvres épaisses. Était-ce un sourire d'indifférence ou d'ironie? personne n'eût pu le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se donnait pas pour battu. Après s'être tenu, durant quelques moments, immobile au milieu des siens, comme s'il eût réfléchi au parti qu'il prendrait, il se frappa le front en murmurant entre ses dents :

— Et maintenant en avant les grands moyens!

Ensuite, s'adressant à la mulâtresse :

— Huswara, lui dit-il, si ton oreille veut m'écouter un instant, je te ferai changer d'avis peut-être.

— Ma résolution est irrévocable.

— Du moins, écoute ce que j'ai à te dire.

— Eh bien, parle.

— Huswara, ce que j'ai à te dire, toi seule tu peux l'entendre.

A cette réponse du nègre, la mulâtresse et lui sortirent du cercle de l'assemblée et se retirèrent au fond de l'éclaircie où le palaver venait de se tenir. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent là, engagés à voix basse dans un entretien qui parut intéresser au plus haut point la devineresse de Sarameca. Ce qu'ils se disaient l'un à l'autre personne ne put le comprendre. Mais on voyait clairement à l'attitude de la mulâtresse qu'elle écoutait avec une attention profonde les paroles de l'esclave. Un moment arriva où elle s'écria :

— La preuve, Phébus? Je veux la preuve de ce que tu viens de me dire!

— Cette preuve, tu l'auras tout à l'heure, lui répondit l'Africain; mais tu ne l'auras qu'à une seule condition, ajouta-t-il avec un inflexible sang-froid.

— Et cette condition? interrompit Huswara, dont la poitrine était toute haletante et la parole saccadée, comme si un redoutable secret venait de lui être révélé.

— C'est que le secours des gens de Sarameca nous soit assuré, répliqua le nègre.

— Phébus, je le jure par le grand fétiche des forêts, si tu m'as dit la vérité, le secours des hommes libres de Sarameca, le secours du ciel, le secours de l'enfer, tout est à toi. Mais la preuve! la preuve! donne-la moi!

— Huswara, reprit l'esclave, n'oublie pas le serment que tu viens de me faire; le grand fétiche des solitudes l'a entendu. Quant à la preuve, je vais te la donner.

En disant ces mots, il ramena la mulâtresse au milieu du cercle qui s'ouvrit respectueusement devant eux. Puis, désignant de la main Goliath :

— Voilà, dit-il, le jeune homme qui veut fuir des

bords du Surinam et qui demande un asile aux gens de Sarameca.

— Dit-il vrai? demanda la devineresse au jeune mulâtre.

— Oui, femme, il dit vrai, repartit Goliath.

— Et quel est ton maître?

— Jacques Jansens de s'Gravenhaag.

— Jacques Jansens! exclama aussitôt Huswara, comme si un fer rouge l'eût touchée.

En même temps elle fixa sur Goliath deux prunelles ardentes, comme celles d'une panthère dans l'obscurité de la nuit.

— Oui, reprit Phébus d'une voix implacable par le calme même qu'il affectait; oui, Jacques Jansens de Berbice, où il a fait pendre un esclave sous prétexte de révolte...

— Mon mari! interrompit Huswara...

— Où il a fait fouetter jusqu'au sang la femme de cet esclave, continua le nègre.

— Moi-même! interrompit de nouveau la mulâtresse...

— Où il a fait noyer un enfant, l'enfant de ces deux esclaves...

— Mon fils! mon fils! s'écria en ce moment la devineresse avec un accent déchirant et en levant au ciel ses deux bras, pendant que, ses jambes se dérochant sous elle, elle tombait à deux genoux sur le sol.

— Huswara, reprit en ce moment l'Africain, relève-toi, ton fils respire encore.

— Mon enfant! mon enfant! qui pourra me le rendre sur la terre? exclama-t-elle en regardant fixement le nègre, comme si elle se sentait devenir folle.

— Moi! repartit Phébus. Écoute, Huswara. N'a-t-il pas deux petits signes rouges à la naissance du bras droit?

— Oui.

— Deux marques blanches à l'épaule gauche?

— Oui.

— Une cicatrice en forme de V à la poitrine?

— Oui.

— Eh bien! ton fils, le voilà!

A ces mots Phébus désigna Goliath des deux mains.

En un clin d'œil la devineresse fut sur pied. Elle bondit comme un léopard du côté du mulâtre, et, sans que celui-ci pût s'y opposer, elle lui déchira le col de sa chemise. Elle reconnut la cicatrice sur la poitrine du jeune homme.

— La voici! s'écria-t-elle avec une joie presque sauvage.

A la naissance du bras droit, elle aperçut les deux petits signes rouges, et s'écria :

— Les voici!

A l'épaule gauche elle toucha les deux marques blanches, et répéta :

— Les voici!

A chaque cri que la pauvre femme avait poussé, sa voix avait pris une intonation plus vibrante, comme si elle eût voulu y mettre son âme tout entière. Au dernier, on eût cru que sa poitrine éclatait. D'un mouvement presque frénétique, elle saisit le jeune homme dans ses bras et le serra convulsivement sur son cœur, n'ayant plus que la force de dire :

— Mon fils! mon fils! que le ciel soit béni!

Toute cette scène avait paru à Goliath comme un

rève. Il n'avait pu en croire ni ses yeux ni ses oreilles. Son cœur seul s'était ouvert par degrés. A mesure que ses regards s'étaient arrêtés plus fixement sur la mulâtresse, il lui avait semblé reconnaître une figure qu'il avait souvent cherchée en lui-même, et dont les traits étaient gravés dans sa pensée comme une vision lointaine. Par moments il s'était cru le jouet d'une illusion. Mais les battements de plus en plus précipités de sa poitrine, cette voix intérieure du sang qui lui parlait et que personne ne peut méconnaître, l'invincible attraction qu'il éprouvait pour cette femme mystérieuse, tout lui disait qu'il ne se trompait point. Aussi répondit-il aux embrassements de sa mère avec un entraînement qui tenait de l'ivresse; car dans ces embrassements il y avait vingt années de sa vie, vingt années de désespoir et de regrets, vingt années d'espérance et de larmes, vingt années de tendresse et d'affection filiale. A peine s'il eut la force de proférer ce seul mot :

— Ma mère !

Mais ce mot contenait toute son âme.

Si habitués que fussent les nègres des plantations à voir enfreindre à leur égard toutes les lois de la nature et compter pour rien les liens de la famille et du sang, il n'y eut cependant, parmi les membres du pourrah, aucun homme qui ne se sentit profondément ému de la scène qui venait de se passer sous leurs yeux. Les marrons n'éprouvèrent pas une émotion moins vive. Phébus seul assista à ce spectacle avec

un cœur sec et froid, et en suivit toutes les phases sans presque rien témoigner d'humain; il ne voyait là qu'un simple fait, qui devait avoir pour résultat d'assurer à la révolte de la colonie le concours des hommes libres de Sarameca. Aussi, faisant quelques pas vers la mulâtresse, pendant qu'elle tenait encore son fils étroitement serré dans ses bras :

— Huswara, lui dit-il, te souviendras-tu du serment que tu m'as fait en présence du grand fétiche de la forêt ?

— Oui ! répondit la mère avec enthousiasme.

— Je puis donc compter sur tes hommes ?

— Sur tous, jusqu'au dernier ! répliqua la mulâtresse.

Et les marrons répétèrent comme par une seule bouche :

— Sur tous, jusqu'au dernier !

— C'est bien, dit alors Phébus en s'adressant à ses compagnons. Maintenant, mes amis, nous sommes devenus des hommes, car nous avons cessé d'être esclaves.

Ces mots furent accueillis par une acclamation unanime des nègres, qui gronda comme un écho formidable dans le silence de la solitude.

Madame Jenny d'AVELINE.

(La suite prochainement.)



POÉSIE

SUR LE LIVRE D'HEURES

OFFERT A

S. A. R. M^{me} la princesse Charlotte de Belgique.

O livre fait d'une pensée,
O livre fait d'un souvenir,
Pour la royale fiancée
Sois un phare dans l'avenir.

Toi qui connais sa vie entière,
Divin trésor de piété,
Sois pour son âme une lumière,
Pour son esprit une clarté.

Tout ce qu'il faut qu'un jour on quitte,
Sinon sans larmes, sans remords,
Lieux où le cœur toujours habite,
Toit des vivants, tombeau des morts :

Patrie où l'on était aimée,
Patrie où l'on nous aime encor ;
Terre de souvenirs semée ;
Guérets couverts de gerbes d'or ;

Passé, flot charmant qui déferle,
Fait de joie et non de douleur ;
Écrin, dont on était la perle ;
Jardin, dont on était la fleur ;

Maison de nos rêves remplie ;
Échos dont on était la voix ;
Tout ce que jamais on n'oublie,
Tout ce qu'on n'aime qu'une fois ;

Tout cela vit et se reflète
Dans tes pages, livre pieux,
Qui, lorsque la main te feuillette,
Parles au cœur autant qu'aux yeux.

Beau livre, à celle qui t'emporte
Rappelle tout cela souvent,
O clef qui nous ouvre la porte !
O conseiller toujours vivant !

Rends-lui chaque devoir facile.
Fais son chemin toujours fleuri.
Dans la douleur sois son asile ;
Dans l'orage sois son abri.

Sois le guide qu'elle aime à suivre
Et dont elle écoute la voix.
Fais-la penser toujours, ô livre,
Et fais-la rêver quelquefois.

André VAN HASSELT.

Courrier de Paris.

Comme je vous l'annonçais dans mon dernier courrier, le volume de prose intitulé par Béranger, *Ma Biographie*, a paru chez M. Perrotin, éditeur. Il ne contient pas, ainsi que je l'avais cru sur la foi d'amis indiscrets mais mal informés, l'histoire des chansons du poète, mais bien plutôt l'histoire de son esprit, de ses impressions et un peu de son cœur, quoiqu'il laisse de côté un grand nombre de faits et d'anecdotes si honorables pour son caractère, que sa modestie a cru devoir laisser à ses biographes le soin de les raconter. Pourtant il ne peut s'empêcher dans une magnifique lettre adressée à M. Lebrun, qui voulait à

toute force le faire entrer à l'Académie française, de marquer, par un trait plein de finesse, la nuance qui distinguait son caractère de celui de La Fontaine :

« Vous allez me répéter, je le sais bien, ce que vous m'avez déjà dit : les liens que l'Académie impose sont bien peu embarrassants ; vous m'avez, à ce propos, cité La Fontaine qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu ? La Fontaine était un bonhomme ; moi, je suis un homme bon, je le crois, mais point du tout un bonhomme, malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie en mon humble cervelle, et peut-être encore dois-je à la nature quelques petites qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu bon nombre d'excellents amis ; mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous avoue que, parfois, elle n'est ni très raisonnable, ni très douce. »

Et en effet, Béranger, avec cette fierté, cette indépendance d'humeur que nous lui connaissons, aurait-il jamais consenti à être, comme le grand *fablier*, successivement le commensal du surintendant Fouquet, de madame de la Sablière et de M. Herwart ? Il est vrai que les mœurs des deux époques sont bien différentes, et que l'existence familiale des poètes du XVII^e siècle, parfaitement de mise en ce temps là, serait aujourd'hui tenue pour dégradante.

Dans cette même lettre, qui fait partie de l'appendice placé à la fin du volume, Béranger proteste aussi contre l'idée de le faire entrer à l'Académie, même sans candidature et sans visites, par une voie inusitée : « Oui, mon cher Lebrun, dit-il, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur le champ faire à chacun de vous dix visites... » Cette protestation contre les honneurs et les dignités me rappelle les démarches annuelles qu'avait l'habitude de faire un brave capitaine de vaisseau, M. Ransonnet, qui tenait sa croix de chevalier de la Légion d'honneur de la main même de Napoléon. Après être resté dans la retraite pendant la Restauration, il avait repris du service sous le gouvernement de la branche cadette ; mais une terreur s'était soudain emparée de son esprit, il craignait qu'il ne vint à l'idée du ministre de lui conférer le grade d'officier de la Légion d'honneur, ce qui l'aurait obligé à renoncer à sa précieuse croix de chevalier. Or, pour prévenir ce malheur, il ne manquait jamais, chaque fois qu'il était question d'une promotion dans la Légion d'honneur, de se rendre au bureau du personnel, au ministère de la marine, pour savoir si son nom se trouvait sur la liste de promotion et supplier le chef de le rayer dans le cas où il y aurait été inscrit : « Au besoin, disait-il, j'irai voir le ministre, je m'adresserais même au roi s'il le fallait, je demanderais ma retraite enfin s'il n'y avait pas d'autre moyen, pour ne pas être nommé officier. »

Mais revenons à Béranger. Quoique le poète qui a vu tant d'honneurs et tant de choses ait renoncé à écrire des mémoires et ait voulu se borner à donner sa propre biographie, le charmant causeur n'a pu se dispenser, en se racontant lui-même, de jeter çà et là quelques anecdotes et quelques jugemens sur ses contemporains, particulièrement sur ceux de sa maturité. C'est ainsi qu'on trouve, dans ce volume, des pages curieuses et remarquables à plus d'un titre sur Désaugiers, Louis XVIII, Fouché, Talleyrand, Manuel, Châteaubriand, Benjamin Constant, Laffitte, Lamartine, Victor Hugo et tant d'autres, qui y sont jugés et souvent dépeints d'un trait fin et saisissant.

A propos de Châteaubriand, nous y trouvons une citation bien curieuse : c'est un couplet écrit par l'auteur du *René* en tête d'un exemplaire de ses *Études historiques*, adressé par lui à l'auteur de la *Bonne vieille* :

Ainsi que vous j'ai pleuré sur la France ;
Dites un jour aux fils des nouveaux preux
Que je parlais de gloire et d'espérance
A mon pays quand il fut malheureux.

Rappelez-leur que l'aigle terrible
A ravagé mes dernières moissons ;
Faites revivre, au coin d'un feu paisible,
Mon souvenir dans vos nobles chansons.

Voici un curieux passage relatif à l'école romantique, dont Béranger a été un des premiers à comprendre l'influence et l'avenir :

« En vain, écrit-il, on m'objectait que cette école avait failli souvent à la pensée démocratique qui lui avait livré carrière, que de son sein étaient sorties des insultes à notre gloire, qu'on y avait outragé Napoléon mourant à Sainte-Hélène, qu'on y méconnaissait les services rendus par la philosophie, toutes choses qui devaient me blesser plus que personne. « Mais, répondais-je, chez nous où l'on écrit et parle de si bonne heure, nous débutons toujours avec les idées d'autrui, et sans avoir eu le temps de nous rendre compte de leur rapport avec nos sentiments propres, ce qui, par parenthèse, explique les variations de tant d'esprits supérieurs ; or, nos romantiques sont tous très jeunes : pardonnons-leur donc des erreurs dont nous ne devons demander raison qu'à leurs nourrices. Ils n'en forcent pas moins notre littérature à exprimer plus franchement les choses modernes, actuelles et toutes françaises, que nous avons trop longtemps rendues, même dans nos assemblées politiques, à l'aide d'emprunts faits à l'antiquité, ou dans un langage ennemi du mot propre, comme celui dont Delille nous offre le modèle. Attendez ! en vain ils s'attachent au passé, ils viendront à nous : la langue qu'ils parlent les conduit à nos idées. » On ne voulait pas me croire : la prédiction ne s'en est pas moins accomplie. La langue ! la langue ! c'est l'âme des peuples ; en elle se lisent leurs destinées. Quand donc, dans nos collèges, enseignera-t-on sérieusement le français aux élèves ? quand y fera-t-on un cours raisonné de l'histoire de la langue depuis François I^{er} jusqu'à nos jours, non pour expliquer nos auteurs, mais pour expliquer par ces auteurs, échos de leurs siècles, la marche de la langue, ses tâtonnements, ses déviations, ses repos et ses progrès ? »

Citons encore un passage, celui qui rappelle les luttes intérieures qui agitent l'âme de Béranger jeune homme, à l'époque où parut le *Génie du Christianisme* :

« Avec un fond inébranlable de cette foi que nous appelons déisme, foi si fortement gravée dans mon cœur, qu'unie à tous mes sentiments, elle irait jusqu'à la superstition ; si ma raison le voulait permettre ; avec les dispositions mélancoliques nées du malheur, et sous l'influence des ouvrages de Châteaubriand, je tentai de retourner au catholicisme : je lui consacrai mes essais poétiques, je fréquentai les églises aux heures de solitude, et me livrai à des études ascétiques autres que l'Évangile, qui, malgré ma croyance arrêtée, a toujours été pour moi une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Hélas ! ces tentatives furent vaines.

« J'ai souvent dit que la raison n'était bonne qu'à nous faire noyer quand nous tombions à l'eau. Toutefois, j'ai eu le malheur qu'en ce point elle s'est rendue maîtresse de logis. La sottise ! elle refuse de me laisser croire à ce qu'ont cru Turenne, Corneille et Bossuet. Et pourtant j'ai toujours été, je suis et mourrai, je l'espère, ce qu'en philosophie on appelle un spiritualiste. Il me semble même que ce sentiment se fait jour à travers mes folles chansons, pour lesquelles des âmes charitables auraient eu plaisir, il y a une vingtaine d'années, à me voir brûler en place publique, comme autrefois Dolet et Vanini. »

Que d'autres pages nous voudrions pouvoir citer encore de ce volume qui résume dignement la vie d'un sage et contient des révélations si intéressantes sur ce génie populaire : cette touchante histoire de la mère Jary, dont la lecture provoque irrésistiblement les larmes ; ces récits des deux invasions qu'on ne saurait lire sans émotion patriotique ; ces souvenirs des premiers vers, des premières

chansons, dont quelques-unes, inédites, sont données tout au long dans ce dernier livre ; ces émotions de la lutte de 1820 à 1830 ; ces belles lettres à Lucien, à Lebrun, à Lamennais et à plusieurs autres qui sont reproduites dans un appendice fort bien fait, placé à la fin du volume ; enfin, ces anecdotes, ces jugements, ces procès et ces traits spirituels, profonds ou malicieux, qui confirment pleinement les récits contenus dans les *Mémoires de Béranger*, de M. Savinien Lapointe. Mais on voudra lire en entier ce volume si attachant, ce volume si rempli de détails nouveaux sur les hommes et sur les choses.

Puisque je viens de vous parler de la prose d'un poète, laissez-moi vous dire un mot d'un charmant volume de poésies que vient de publier un prosateur distingué, un auteur dramatique d'un grand talent, M. Charles Lafont. Les *Légendes de la Charité*, tel est le titre de son volume qui contient plusieurs pièces noblement inspirées et empreintes d'un sentiment exquis. Lisez les *Enfants de la morte*, — les *Époux de Nevers*, — l'*Apparition*, — les *Sandales de la Vierge*, — les *Vautours*, — la *Plainte d'une ombre*, — petits poèmes de genres très divers, dans chacun desquels on trouve une idée élevée, que l'auteur développe toujours avec une grâce infinie, souvent aussi avec une éloquence saisissante.

Un autre joli livre, d'un ordre tout à fait différent, c'est le volume dans lequel M. Audibert vient de réunir sous le titre d'*Indiscrétions*, un choix d'anecdotes de théâtre pleines d'intérêt et finement contées. Ce volume aurait pu me servir de transition pour amener dans ce Courrier la vente d'autographes d'acteurs, d'actrices et d'écrivains, vente curieuse à plus d'un point de vue, et qui témoigne de la patience du collectionneur qui a su exploiter l'indiscrétion d'un grand nombre de personnes pour se procurer des lettres généralement écrites en dehors de toute intention de publicité, et souvent même destinées à rester dans le secret de l'intimité. J'attendrai que cette vente soit finie pour emprunter quelques fragments au catalogue des autographes en question ; je ne voudrais pas, par une publicité intempestive, favoriser la spéculation du collectionneur. D'ailleurs, l'activité qu'ont déployée plusieurs théâtres depuis le commencement de ce mois me fait un devoir de laisser de côté les souvenirs du passé, afin de garder un espace suffisant pour vous mettre au courant des actualités dramatiques.

La Comédie-Française nous a convié à une grande solennité littéraire, la reprise de *Chatterton*, ce poétique drame de M. Alfred de Vigny, qui obtint un si grand succès, il y a vingt-deux ans. Je ne sais si la foule accourra aux représentations de cette œuvre puissante, si le public d'aujourd'hui goûtera ces beaux élans de poésie élevée que l'auteur met en opposition dans son drame avec les préoccupations bourgeoises du marchand, cette passion chaste et voilée qui naît en même temps dans le cœur du poète malheureux et dans l'âme de la femme méconnue, cette morale sévère et douce à la fois du quaker ; mais ce que je dois avouer, quant à moi, c'est que j'ai retrouvé à cette reprise les vives et poignantes émotions, les grands mouvements poétiques dont les auteurs dramatiques de ce temps-ci me paraissent avoir perdu le secret. Les nobles pensées ! le beau langage ! l'admirable style ! Je souhaite, pour l'honneur de la génération actuelle, que son esprit sache les comprendre, s'il est vrai que les cœurs ne soient plus capables de les sentir !

L'exécution de ce drame est assez remarquable, sans toutefois être à la hauteur de celle qui excita tant d'admiration, il y a vingt ans, alors que les principaux rôles étaient remplis par Geffroy, Joanny et Marie Dorval. Geffroy représente encore le poète avec une haute intelligence et un grand art ; mais on sent que son inspiration n'est plus échauffée par ce foyer ardent et naturel de la jeunesse. Néanmoins sa nouvelle composition lui fait beaucoup d'honneur. Samson a plus de bonhomie que de véri-

table bonté dans le personnage du quaker ; on voudrait moins de talent et d'esprit dans la diction et plus de naturel dans l'accent. — Enfin, madame Piessy-Arnould, tout en se surpassant elle-même, dans sa composition du rôle de Ketty Bell, ne peut atteindre à la noble simplicité de cette femme d'élite, à la fois bourgeoise et poétique, chaste et passionnée, qui cache une âme ardente et une imagination exaltée sous les froides réserves de la mistress anglaise, élevée dans la dépendance et la soumission. Elle a eu de très bons mouvements, des intentions excellentes, des intonations bien étudiées, mais l'art se laisse trop voir partout, même dans ses effets les mieux réussis. Je dois dire néanmoins que de tous les rôles qu'elle a joués depuis son retour, le rôle de Ketty Bell est celui où elle a montré le plus de talent.

L'Opéra-Comique a entouré de beaucoup d'éclat la première représentation du *Carnaval de Venise* de MM. Sauvage et Ambroise Thomas. C'est une comédie dont l'intrigue est assez simple qui constitue le nouveau libretto. Lélios a épousé sous condition Sylvia, la cantatrice, à l'insu des nobles membres de sa famille patricienne ; or Sylvia ne veut consentir à rendre le mariage définitif que quand elle aura été reçue par le seigneur Paliformio, beau-frère de Lélios, par sa tante et par sa sœur. Dans la crainte que son fiancé n'atteigne pas assez tôt le but, c'est Sylvia elle-même qui avec l'aide de Caramello, son camarade de théâtre, se charge de se faire agréer par ces fiers gentillâtres. Déguisée en servante, elle s'introduit dans la maison, apprend par cœur le concerto de violon que Paliformio a composé à grand'peine, intercepte une correspondance amoureuse entre madame Paliformio et un cousin capitaine, se procure un portrait jadis donné par la tante à son beau maître à danser, puis présentée à toute la famille dans le salon du Casino comme femme de Lélios, elle chante de mémoire le concerto du violoniste et renvoie à l'auteur la gloire de la paternité de ce morceau, rend les lettres et le portrait à qui de droit, et se voit ainsi accueillie partout à bras ouverts.

On ne peut se dissimuler que cette donnée ne présente pas précisément un grand intérêt dramatique et n'est guère plus faite pour séduire et charmer l'esprit par la piquante nouveauté de l'intrigue ; il a donc fallu l'habileté consommée, la savante et ingénieuse expérience de M. Ambroise Thomas pour en faire surgir quelques situations musicales, quelques prétextes à duos, à trios, à morceaux de toute sorte. On remarque et on a surtout applaudi dans sa partition, une ouverture merveilleusement instrumentée, composée en grande partie de variations à grand orchestre sur la mélodie populaire du *Carnaval de Venise* ; l'air d'entrée de Caramello, air d'une vive et charmante facture, très bien dit par Stockausen, la tyrolienne de Sylvia, le concerto de violon, repris par Sylvia, un duo de Sylvia et de Caramello ; la musique de la fête du carnaval et de l'intermède dansé et mimé, dont les rythmes et la mélodie ont toute la vivacité et la gaieté commandées par le sujet ; la scène de Polichinelle, débitée et jouée avec talent par Stockausen, un quintette de situation traité avec une grande distinction, un finale d'une composition très habile, enfin, au troisième acte, une cavatine chantée par Stockausen, un duo de Sylvia et de Lélios, plus spirituel que passionné, et la grande scène de la présentation avec la reprise du concerto chanté.

J'ai dit en énumérant les morceaux de la partition la part que Stockausen a eue dans le succès ; elle a été grande, car l'artiste a su donner à un rôle presque nul une certaine importance et, comme virtuose, il a déployé une largeur et un charme de style fort rares aujourd'hui. Il me

reste à faire maintenant la part de madame Cabel, sur qui reposait l'intérêt de la représentation et à qui incombait en quelque sorte la responsabilité du succès. Personnellement je n'ai jamais beaucoup aimé ni la voix, ni le genre de talent de madame Cabel ; sa diction, son accent, son agilité vocale ne me sont point sympathiques et ne m'impressionnent pas agréablement ; c'est un sens qui me manque apparemment, et je le regrette vivement, car cette infirmité me prive du plaisir de partager l'émotion et l'enthousiasme d'une infinité d'honnêtes gens mieux organisés que moi, que cette manière de chanter paraît séduire infiniment. Je ne puis toutefois méconnaître l'action très réelle que madame Cabel exerce sur une notable portion du public et son influence sur les recettes ; je dois donc dire que tous les amateurs du talent de cette agréable artiste trouveront dans le *Carnaval de Venise* de quoi se satisfaire amplement. Tyrolienne, air, concerto, points d'orgue, tout est distribué, composé, écrit de façon à mettre en relief les qualités qu'on aime en elle. Son succès a donc été et ne peut manquer d'être très grand dans ce rôle de Sylvia, qui est véritablement le seul de la pièce.

La mise en scène, traitée avec infiniment de goût, fait beaucoup d'honneur à la direction de M. Perrin qui l'avait commencée, ainsi qu'à la direction nouvelle de M. Nestor Roqueplan, qui l'a achevée et complétée.

Au Vaudeville, une pièce du genre larmoyant le *Père de ma fille*, a pris place au répertoire en même temps qu'une excellente pochade de M. Moinaux, une *Botte secrète*, que Delannoy et Parade jouent avec une verve et un entrain irrésistibles.

L'Ambigu est inondé chaque soir des larmes que font couler les aventures de *Rose Bernard*, l'héroïne du drame de MM. Brisebarre et Nus. Cette jeune paysanne séduite par un ingénieur, qui finit par réparer ses méfaits en épousant sa victime, après un premier mariage fort malheureux ; est représentée avec un certain talent par madame Doche, qui sait trouver parfois dans ce rôle plus touchant que vraisemblable le secret de la véritable émotion.

Enfin, quand je vous aurai annoncé l'ouverture des bals de l'Opéra pour samedi prochain, la représentation au Cirque pour la fin de ce mois d'une grande féerie de MM. Clairville, Albert Monnier et Édouard Martin, sous le titre de *Turlututu*, et la naissance d'un nouveau journal, la *Vérité pour tous*, j'aurai à peu près accompli pour aujourd'hui ma tâche de chroniqueur.

Julien LEMER.

En 1849, quand parurent les premières annonces de *lait antéphétique*, l'immense majorité des lecteurs accueillait avec un sourire de doute la prétention affichée par ce cosmétique d'enlever les *éphélides* (taches de rousseur, son, lentilles) et les masques, en restituant au visage le teint le plus clair et le plus uni. La suspicion de charlatanisme était d'autant plus naturelle, qu'Hippocrate et Galien, cette fois d'accord, concluaient à l'indélébilité des *masques* et des *éphélides*. Il fallait que le *lait antéphétique* fût doué d'une efficacité constante pour prévaloir contre ce double arrêt. Il a prévalu. Neuf années d'infailibilité ont converti les incrédules et fait justice du préjugé. Aujourd'hui, le *lait antéphétique* est recherché par les dames jalouses de la beauté de leur teint, comme le seul cosmétique qui, tenant ce qu'il promet, purifie et préserve le visage des taches, des efflorescences et des rugosités qui sous tant de noms viennent en ternir la pureté et l'éclat.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant